



# ÉRIC RONDEPIERRE le réel et la fiction

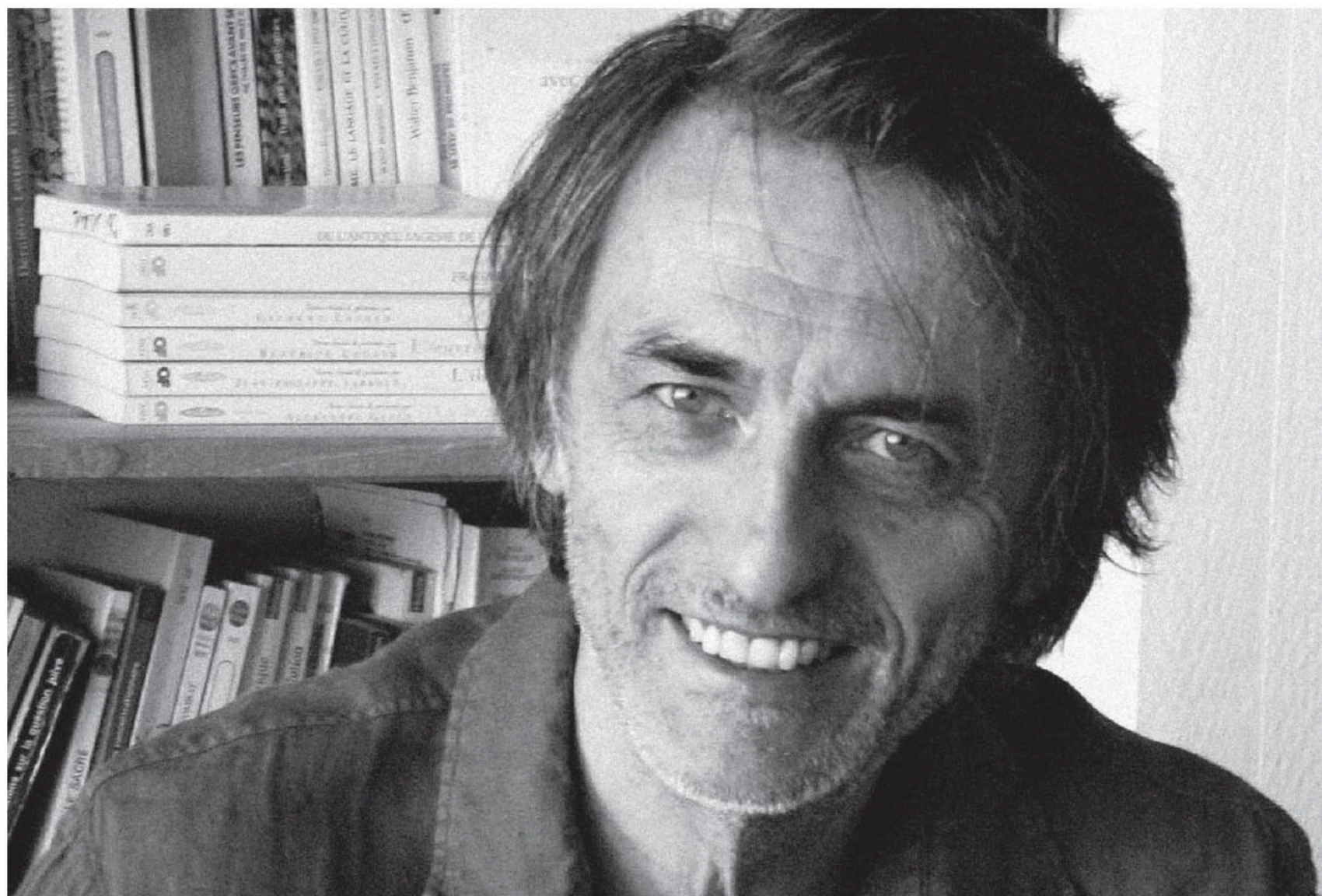
Éric Rondepierre

*Double feinte. Territoire des fictions secondes*  
Tinbad, 192 p., 22 euros

**L'essai d'Éric Rondepierre étudie des expériences formelles dont la dimension fictive redouble l'appartenance à la fiction – désignant ainsi des voies alternatives d'accès au réel.**

■ Dans le récit autobiographique *Placement*, publié en 2009, Éric Rondepierre notait, au détour d'une phrase, que la décision judiciaire de l'enlever à sa mère pour le placer dans un centre éducatif appelé le *Home*, d'où était bannie toute image, avait été prise le jour même où le préfet de police Maurice Papon réprima dans le sang une manifestation pacifique du FLN organisée contre le couvre-feu de l'époque. Que deux événements aussi éloignés l'un de l'autre puissent avoir lieu de façon concomitante dit assez bien combien ce que nous appelons le réel constitue d'abord ce qui nous échappe. « Le réel est comme le peuple », écrit d'ailleurs Rondepierre dans l'essai *Double feinte*, sous-titré « *Territoire des fictions secondes* » que publient aujourd'hui les éditions Tinbad, « son métier c'est de manquer ». À défaut d'être doté d'un sens de l'ubiquité, chaque homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition, faite d'illusions, de faux-semblants, de mensonges et d'artifices. « Il y a tant de choses qui existent et que nous ne voyons pas (exilées dans les limites de notre perception), écrit l'essayiste, et tant de choses que nous voyons et qui n'existent pas (mirages, illusions d'optique, fausses reconnaissances...) ! »

Le réel est pourtant ce qui reste en ligne de mire de son travail photographique et plastique depuis une trentaine d'années. Qu'il s'agisse de donner à voir le lent travail d'érosion ou de décomposition à l'œuvre dans des photogrammes cinématographiques prélevés par l'artiste et enregistrés par son appareil photographique, comme en témoignent les séries *Moires* ou *Précis de décomposition*, dont il fut déjà question dans ces pages (1). Ou qu'il s'agisse, à travers ce qu'il définit comme des « reprises de vue », d'opérer des montages entre différents photogrammes afin, non plus de documenter le réel, mais de le « fictionnaliser », pour reprendre un terme qui lui est cher. L'essai publié aujourd'hui prolonge ces différentes expériences plastiques à travers une réflexion sur le redoublement de la *mimèsis* telle qu'elle peut avoir lieu dans des supports aussi divers que le cinéma, la photographie, le roman ou le théâtre, « régions de haute densité fictionnelle, écrit l'auteur, impliquant une sorte de plus-value imaginaire ». Ce jeu redoublé, qu'il appelle « la



Éric Rondepierre (Ph. Marie Maurel de Maillé).

conscience de la double feinte », se rencontre aussi bien dans la séquence d'un film de Jerry Lewis que dans le final de *Blow-Up* de Michelangelo Antonioni, qu'il rapproche du duo amoureux mimé par le personnage de Miss Lonelyhearts dans *Fenêtre sur cour* d'Alfred Hitchcock. Sont convoqués aussi des photographies de Paul Nougé ou de Jeff Wall ainsi que des extraits de romans de Philip Roth et de Jean Genet, un clip de Neneh Cherry ou un intermède comique de Cervantès, *le Retable des merveilles*, dans lesquels le redoublement mimétique passe par une théâtralité ou une dramaturgie en action ; l'acte mimétique étant défini comme « la présentation de quelque chose d'absent qui est re-présenté ».

## SEUL LE JEU EST RÉEL

Sans doute Rondepierre retrouve-t-il ici une de ses passions de jeunesse : le théâtre, qu'il découvrit au centre éducatif le *Home*, « entouré d'adultes qui, selon ses propres mots, entretenaient un rapport falsifié à la réalité ». Dès son adolescence, relate-t-il dans *Double feinte*, « le germe d'une théâtralité tous azimuts était en moi ». Ce rapport ludique au réel, l'auteur continue de l'entretenir puisqu'il continue de parler à des gens qui n'ont aucune existence ou de fumer des cigarettes invisibles, ce qui lui évite « les traitements et les sorties sous les portes cochères », comme le précise une note humoristique dont l'ouvrage est friand. Que la vie soit un théâtre ou un songe, l'esthétique baroque nous y a habitués, mais Rondepierre pousse le bouchon un peu plus loin en avançant qu'à ses yeux, « seul le jeu est réel ».

Sans doute est-ce dans cet intervalle ou ce jeu qui s'immisce entre le réel et la fiction que se situe la possibilité de saisir ce que Genet désignait comme « la vérité du faire-semblant » ; l'auteur d'*Un captif amoureux* définissant les enfants dans lesquels il se reconnaissait comme des « spontanés simulateurs ». Au-delà d'un questionnement philosophique salutaire sur le statut des images, à l'heure où « le répertoire des signes gestuels n'est plus transmis par la liturgie, le théâtre ou la rhétorique » mais « construit et codifié par les médias » – Rondepierre prolongeant ainsi l'analyse lacanienne opérant une distinction entre l'imaginaire, le symbolique et le signifiant, reprise par Christian Metz dans sa réflexion autour du « signifiant imaginaire » – la question se pose de savoir ce dont le redoublement mimétique serait le nom. Serait-ce de l'impossibilité intrinsèque à tout sujet de se saisir lui-même en dehors de toute approche fictionnelle, l'action de feindre étant la porte d'entrée de la vérité – n'en déplaise à Platon et aux pourfendeurs des apparences toujours plus ou moins trompeuses ? Ou bien s'agit-il de révéler la mainmise de ce que Roland Barthes, évoqué en fin d'essai, désignait comme « un système de pouvoirs » s'opposant « au jaillissement du sujet que je suis » ? Là ne réside pas le moindre mérite de cet ouvrage que de poser la question de notre rapport au monde en termes d'affranchissement des paradigmes mêmes de la visibilité. ■

Olivier Rachet

(1) Voir *artpress* n°236, juin 1998.